

Dominicaines des Tourelles

Conférences – semaine sainte 2005

LE PAIN DE VIE ETERNELLE

Lecture théologique du chapitre 6 de l'évangile de Jean

Jean-Michel Maldamé

Remarque préliminaire : pourquoi lire le chapitre 6 de Jean ?

Dans le Nouveau Testament le sacrement que les chrétiens appellent messe ou eucharistie est le « Repas du Seigneur », en référence aux repas pris avec Jésus. Nul n'ignore l'importance du dernier repas pris par Jésus avec les siens, qui, selon les synoptiques, a donné lieu à l'institution proprement dite puisque lors du partage du pain et de la coupe Jésus dit « Faites-ceci en mémoire de moi ». L'importance de la Cène ne devrait pas conduire à ignorer deux autres types de repas.

Il y a d'abord les repas pris par Jésus avec ses disciples après sa résurrection : sur la route d'Emmaüs (Lc 24), sur les bords du lac de Tibériade en Galilée (Jn 21). L'importance de ces repas est indiquée par Pierre ; pour fonder son témoignage, il déclare au centurion Corneille : « Nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts » (Ac 10, 41).

Il y a aussi les repas pris par Jésus au cours de sa vie publique. Le repas est toujours l'occasion d'une manifestation du mystère du salut : du pardon chez Simon le pharisien pour la femme dite pécheresse, de la réconciliation pour Zachée, de la joie à Béthanie pour fêter le retour de Lazare à la vie... Dans cette série de repas, la multiplication des pains joue un grand rôle ; il s'agit là de prendre des forces dans le désert pour avancer. On voit sans peine l'importance de ces repas pour comprendre le sacrement chrétien qui est action de grâces, pardon, réconciliation et force pour marcher sur la route.

Le chapitre 6 de saint Jean enracine le discours sur le pain de vie, dans une multiplication des pains. Nous allons l'étudier maintenant avec attention. Pour cela, il faut commencer par le situer dans le développement de l'évangile de Jean, avant de le lire en détail pour en percevoir le symbolisme et la signification théologique explicitée par le discours proprement dit.

1. Place du chapitre 6 dans l'évangile de Jean

Pour comprendre le chapitre 6, il est nécessaire de faire un bref rappel sur la structure de l'évangile de Jean.

1.1. Le septenaire

On trouve dans l'évangile de Jean une utilisation du chiffre sept. Cet usage systématique – quoique recouvert parfois par les rédactions successives – est dû au fait que pour montrer la nouvelle création accomplie par Jésus, Jean a utilisé le cadre classique de la création en sept jours. Ce procédé est habituel car le cadre de la semaine est repris à plusieurs reprises : pour l'ensemble, mais aussi pour la première étape, qui se conclut par le signe de Cana, et pour la Pâque de Jésus.

Jean rapporte six « signes » accomplis par Jésus. Le récit est scandé par la référence à ces signes qui font partie de ce que Jean appelle, d'un terme synthétique, « l'œuvre » de Jésus. Les six premiers signes tissent la vie de Jésus. Ils vont en croissant quand à leur force de démonstration du salut, puisque la résurrection de Lazare est évidemment le maximum de ce qui puisse se faire pour sauver une vie : arracher un homme à la tombe est plus que faire marcher un paralytique ou apaiser une fièvre.

Il est important de noter que chaque signe est à la fois la conclusion ou la récapitulation de ce qui a été dit avant et en même temps une anticipation ou une préfiguration de ce qui viendra par la suite. Rappelons les signes :

Le premier signe (Les noces de Cana) est la conclusion de la semaine inaugurale ; il renvoie explicitement à l'heure.

Le deuxième signe (la guérison de l'enfant du fonctionnaire romain) achève un long parcours qui mène Jésus de Jérusalem et de la Judée par la Samarie en Galilée pour une guérison au bénéfice d'un étranger. Il figure la mission de l'Église, qui partira de Jérusalem pour aller aux confins du monde.

Le troisième signe est la guérison du paralytique. Jésus accomplit la loi et cette œuvre inaugure le conflit entre Jésus et les autorités de Jérusalem.

Le quatrième signe est la multiplication des pains

Le cinquième signe (la guérison de l'aveugle de naissance) inaugure le procès de Jésus et préfigure la situation des chrétiens dans le monde

Le sixième signe (la résurrection de Lazare) manifeste la puissance de Jésus sur la mort ; il annonce non seulement sa résurrection, mais l'universelle résurrection à la fin des temps, puisque la résurrection achève la création de l'humanité.

Le septenaire s'achève par le récit de la Pâque de Jésus, qui correspond au septième jour : celui du repos et de la gloire de Dieu.

1.2. L'interprétation du signe

La manière de rapporter le signe est spécifique à Jean. Celui-ci ne se contente pas de faire comme les synoptiques qui décrivent sobrement l'événement. Jean construit attentivement le récit de l'acte posé par Jésus et il greffe immédiatement un dialogue qui porte sur la signification de cet acte. Cette structure n'est pas toujours claire, car il y a eu des rédactions successives ; elle apparaît nettement dans les chapitres 9 et 11 où les péripéties de l'action sont l'occasion d'un débat théologique. C'est moins visible pour les autres signes, même si ceux-ci disent toujours clairement l'identité de Jésus et la manière dont il entend mener l'œuvre du salut.

La discussion mène non seulement à une explicitation de l'identité de Jésus, mais à un jugement et à une option décisive pour l'avenir. La rédaction donne toujours une dimension dramatique, celle qui paraîtra dans la Passion.

Le chapitre 6 respecte bien cette construction et le développement théologique est étroitement lié au signe accompli. Ce qui permet de lier le récit à la théologie de l'eucharistie et justifie donc le lien que nous avons fait entre ce qui a valeur d'acte fondateur (une institution disent les théologiens) et l'eucharistie.

1.3. Méthode de lecture

De cette structure du texte, résulte la méthode de lecture que nous allons suivre. Il faut d'abord établir l'événement en posant la question : « que s'est-il passé ? » Puis voir comment la manière de le dire est porteuse de sens théologique et ouvre sur le dialogue qui suit. Il faudra ensuite entendre ce qui est dit dans les paroles de Jésus et voir quelle est la décision ultime qui fait le disciple du Christ.

2. La multiplication des pains (v. 1-15)

Le récit de la multiplication des pains ne présente pas de difficulté particulière. Il rapporte un événement qui est attesté par les autres évangiles. Le fait doit être considéré comme établi ; Jésus a nourri la foule. Cette foule était venue pour l'entendre et était écartée des villes et villages et n'avait donc pas de quoi se nourrir. La manière de Jean se voit dans la mention de certains détails.

Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée ou de Tibériade. Une grande foule le suivait, à la vue des signes qu'il opérait sur les malades. Jésus gravit la montagne et s'assit avec ses disciples. La Pâque, la fête de Juifs, était proche. Levant alors les yeux, Jésus vit qu'une grande foule venait à lui. Il dit à Philippe : « Où pourrions-nous acheter du pain pour les faire manger ? » Il disait cela pour le mettre à l'épreuve, car lui-même savait bien ce qu'il allait faire. Philippe lui répondit : « Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun ait un petit morceau ». Un de ses disciples, André, le frère de Simon Pierre, lui dit : « Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Jésus leur dit : « Faites-les asseoir ». Il y avait beaucoup d'herbe à cet endroit. Ils s'assirent donc au nombre d'environ cinq mille hommes. Alors Jésus prit les pains, rendit grâces et en distribua aux convives, et de même du poisson, autant qu'ils en voulurent. Quand ils eurent mangé à leur faim, il dit à ses disciples : « Recueillez les morceaux qui restent, afin que rien ne soit perdu ». Ils les recueillirent et remplirent douze couffins avec les morceaux qui restaient des cinq pains d'orge. A la vue du signe qu'il venait d'opérer, les gens dirent : « C'est vraiment lui le prophète qui doit venir dans le monde ». Jésus se rendit compte qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi ; alors il s'enfuit à nouveau dans la montagne, tout seul.

2. 1. Jésus reconnu comme prophète

L'événement est simple à résumer : Jésus s'était retiré pour enseigner les foules à l'écart des villes « de l'autre côté de la mer de Tibériade ». Il a eu souci de nourrir la foule qui le suivait « à cause des signes qu'il faisait sur les malades ». Cette explication est suffisante pour motiver le mouvement de la foule – attesté par ailleurs pendant le ministère de Jésus en Galilée.

Jésus reçoit cinq pains d'orge et deux poissons, avec lesquels il nourrit quelque cinq mille hommes. La mention de la nature du pain n'est pas sans intérêt. En effet, elle fait référence à une guérison opérée par Élisée qui a nourri cent personnes avec vingt pains d'orge (2 R 4, 43s). Par là, Jésus se manifeste plus grand qu'Élisée, qui avait hérité d'une double part du prophète Élie.

La conclusion est logique : les bénéficiaires de cette multiplication des pains déclarent : « C'est vraiment lui le Prophète qui devait venir ». Cette confession de foi se réfère au fait que l'on attendait le retour d'Élie. Mais cette référence n'est pas la seule et Jean a introduit une autre référence.

2.2. Jésus nouveau Moïse

La mention du terme « prophète » au singulier et de manière emphatique ne se réfère pas seulement à Élie ou Élisée. Le terme de prophète renvoie à une tradition qui se fonde sur le livre de l'Exode où Moïse annonce la venue d'un prophète comme lui (Dt 18, 15 Ce thème était déjà présent dans la première semaine où les disciples se réfèrent à ce thème (Jn 1, 25). Jésus leur demande de venir et de voir. Par la multiplication des pains, il répond à leur attente et cela donne un contenu à leur foi. Ils ne sont pas seulement au rang de la foule puisqu'ils ont accompagné Jésus tout au long de son itinéraire.

Jean fait référence à Moïse par plusieurs détails du récit. D'abord il note que « Jésus gravit la montagne ». Ce point est clair. En effet la Montagne fait allusion au lieu où Moïse a reçu la Loi. L'épisode se place également dans un endroit écarté puisqu'il n'y a pas la

possibilité d'aller chercher des provisions. Cette situation évoque le désert, lieu de l'Exode. La discussion portera sur ce point de manière explicite.

Moïse est plus qu'un prophète ; il est une figure de chef. Le récit oriente donc vers sa conclusion. Jésus voit que la foule veut le faire roi. Il s'enfuit seul dans la montagne, car son messianisme ne correspond pas à celui de la foule. La discussion qui suit l'explique.

2.3. Un récit d'institution

Le récit introduit d'autres éléments, qui donnent au texte une dimension ecclésiale et le réfère à la communauté de foi dans sa pratique eucharistique. Le texte mentionne la participation des disciples à l'action de Jésus, après que Jésus les eût soumis à l'épreuve en leur demandant de nourrir la foule. Il les associe à son acte. Au terme, il demande que l'on ramasse le surplus qui est fort abondant.

Le chiffre 12 qui apparaît a valeur symbolique : c'est une référence au nouvel Israël qui traverse le désert et a besoin de la nourriture que donne Jésus. Dans les synoptiques on trouve le même chiffre pour la première guérison. On trouve le chiffre 7 pour la seconde. Ces deux chiffres ont une valeur ecclésiale ; 12 se réfère aux 12 tribus d'Israël ; 7 se réfère au fait que dans la diaspora les communautés sont gouvernées par 7 ministres ou diacres (comme on le voit dans le récit d'institution des 7 qui auront la responsabilité de la gestion de la communauté des hellénistes). Il y a donc un indice qui renvoie à la communauté des croyants, le peuple de Dieu nourri par Jésus.

Un autre détail importe. Le récit dit : « Jésus prit les pains et ayant rendu grâces, il les distribua aux convives » (v. 11). On trouve là une allusion à la pratique liturgique chrétienne et le verbe rendre grâces est celui qui a été transcrit en eucharistie. Cette pratique est évoquée plus loin, dans le résumé de l'action donné avant le discours de Jésus ; le texte reprend le vocabulaire liturgique en disant : « Le Seigneur a rendu grâces » (v. 23).

Ceci montre que le récit de Jean a été écrit comme récit d'institution de ce qui deviendra ensuite le sacrement de l'eucharistie. C'est ce sacrement qui donne la force au peuple chrétien pour sa traversée qui le mène en terre promise. Le nouvel Israël ne va pas dans le pays de Canaan, mais dans le Règne de Dieu à venir dans la gloire de la résurrection. La référence au « bord de la mer » renvoie à ce qui sera dit de l'apparition de Jésus ressuscité en Galilée sur les bords du lac (Jn 21).

On pourrait aussi trouver une allusion à la liturgie dans le fait que le quatrième signe fait allusion au quatrième jour de la création, où les astres sont posés dans l'univers avec pour mission spécifique de présider au calendrier liturgique et à la détermination des actes rituels et cultuels.

3. Le symbolisme de Jean

Ce qui vient d'être dit sur la manière d'écrire le récit demande attention car cela commande la méthode de lecture. Nous venons de voir comment Jean procède par allusions qui éveillent une longue mémoire. Mais il y a plus que des références discrètes et subtiles ; il y a un usage spécifique de ce qu'il faut appeler symbolisme.

3.1. Spécificité de Jean

La manière de Jean est différente de celle des synoptiques qui rapportent des paraboles.

Une parabole est une histoire empruntée à la vie réelle des auditeurs dans une situation qui fait partie de leur vie quotidienne ou de leur milieu social. Ceux-ci sont invités à porter un jugement sur la situation présentée par le narrateur. L'auditeur est invité ensuite à le mettre en pratique dans d'autres situations. Dans l'histoire, seul compte un point ; les autres éléments du récit sont là pour le construire, mais ils n'ont pas de valeur pour eux-mêmes.

Jean procède autrement. Il utilise une image qu'il développe et dans ce développement – que l'on appelle allégorie - tout a une signification.

La différence est patente sur des thèmes comme celui du berger ou de la vigne. Les termes sont les mêmes. Dans les synoptiques, il s'agit d'une perception globale ; Jean développe toutes les harmoniques de l'action et de la situation évoquée par les termes berger (Jn 10) ou vigne (Jn 15). L'utilisation des symboles introduit une profondeur spécifique du thème théologique. Le terme de vigne peut renvoyer à toute une série de textes où Israël est référé à une vigne (Is 5, 1-7 ; Jer 2, 21 ; Ps 79, 8-15 etc.). Il en va ainsi pour tous les thèmes que Jean utilise : l'eau et le vin, la guérison, la marche, la vision, la vie... Cette manière de faire permet de rattacher étroitement le terme aux textes de l'Ancien Testament qui le portent et ainsi de construire une théologie biblique très structurée.

Cette théologie est une christologie, parce que Jésus s'identifie à ce que désigne le signe. Il est le berger, la vigne, la source, le pain, la lumière, la vie, la parole, la voie... Tous ces termes prennent sens non seulement pour qualifier son action, mais pour exposer et expliciter son identité.

3.2. Enracinement dans une tradition

La richesse du symbolisme vient du fait que par un symbole, on n'a pas une connaissance objective, neutre et froide, mais que le symbole implique celui qui le vit. Aussi, le langage symbolique est toujours un langage où le lecteur est impliqué. Les termes renvoient à une situation humaine. Par exemple, l'eau renvoie au désir de purification (à Cana, à Siloé), mais aussi à la soif (avec la Samaritaine).

Le chapitre 6 utilise les signes du pain donc de la nourriture et donc aussi de la vie par les éléments nécessaires à la survie.

Cette manière de faire de Jean a des parallèles dans les commentaires juifs du temps. En particulier chez Philon et d'autres traditions marquées par l'hellénisme, traditions qui font partie du christianisme primitif. Cette situation permet de comprendre comment l'usage du symbolisme permet de rejoindre une dimension universelle.

Cette méthode a aussi rapport avec la vie des communautés, car elle a permis de fonder un organisme sacramentel qui assume le fond religieux fondamental de l'humanité. Il préside à l'enracinement de la foi dans des attitudes religieuses qui sortent du judaïsme hébraïsant, même si celui-ci reste fondamental parce que fondateur.

3.3. Accomplissement des Écritures

Cette dimension universelle ne doit pas mener à diluer le symbolisme de Jean qui n'est pas comme celui des religions – qui ont grand succès actuellement dans l'ésotérisme. Il se développe selon une manière spécifique.

La théologie du Nouveau Testament est fondée sur l'enseignement de Jésus qui a eu le souci d'accomplir les Écritures. Il y a donc une théologie de l'accomplissement dans l'usage des symboles.

Ceci apparaît dans l'usage du terme « vrai » ou « véritable ». Le terme employé (*alethinós* en grec) désigne ce qui est vrai ou réel par opposition à la fiction ou à la copie.

Quand Jésus se présente, il qualifie de « véritable » le symbole qui le désigne. Il est vrai ou véritable, parce qu'en lui il y a accomplissement de la promesse.

Il ne s'agit pas ici d'un rapport du visible à l'invisible ou du sensible à l'idée éternelle mais bien d'une réalisation meilleure que ce qui était annoncé. Pour cette raison, la parole de Jésus est toujours référée à une action. C'est au puits de Jacob que Jésus parle de l'eau qui apaise la soif, c'est à la guérison de l'aveugle né qu'il se présente comme la lumière. C'est à la foule qu'il a nourri dans le désert que Jésus parle du pain de vie. Il n'y a pas de discours intemporel sur les lèvres de Jésus – ce point marque la différence avec les textes gnostiques écrits quelques deux siècles plus tard et qui pour l'essentiel rapportent des propos de Jésus sans référence à une action. Le crédit accordé à ces textes dans la fascination de l'ésotérisme justifie cette remarque et il faut insister sur le fait que Jésus ne parle pas sans agir. Il y a en lui accord du dire et du faire.

3.4. Les signes et les prodiges

Dans l'évangile de Jean, l'action appelée « signe » a toujours rapport à la foi. Elle la fonde. Est-ce qu'elle la produit nécessairement ? Non ! Jésus se méfie des prodiges ; il sait que les signes ne produisent pas la foi, car la foi suppose un engagement personnel et une décision qui n'est pas due seulement à l'observation d'un prodige (cf. Jn 4, 48).

La distance que Jésus prend vis-à-vis du prodigieux explique pourquoi il ne faut pas ici parler de miracle. Il faut parler ici de signe, car la lecture du fait est un élément sur le chemin de la foi. En lisant le récit le lecteur est conduit à devenir croyant, comme le furent jadis les témoins oculaires.

Le signe se développe selon quatre dimensions. La première est le rapport à la préparation : la référence à l'histoire du peuple élu. La seconde est l'enracinement dans une symbolique religieuse universelle. La troisième est ce qui prolonge l'action dans le présent de la communauté qui reçoit le signe. La quatrième enfin est la dimension eschatologique : ce qui a rapport à la fin. Cette structure se voit nettement dans la multiplication des pains. Il y a un accomplissement de la promesse (Moïse et Élisée), une référence à la valeur de la nourriture dans sa dimension symbolique, une référence à la vie de la communauté et à l'histoire à venir, et enfin une référence à l'eschatologie ou vie éternelle.

C'est en suivant cette structure que peut se comprendre la théologie du chapitre 6 de l'évangile de Jean.

4. *La marche sur les eaux (v. 16-21)*

Le soir venu, ses disciples descendirent au bord de la mer, et, montant en barque, ils se dirigèrent vers Capharnaüm, sur l'autre rive. Il faisait déjà nuit, et Jésus ne les avait pas encore rejoints ; le vent soufflait avec force, la mer se soulevait. Ils avaient ramé environ vingt-cinq ou trente stades quand ils voient Jésus s'approcher de la barque en marchant sur la mer. Ils eurent peur. Mais ils leur dit : « C'est moi. N'ayez pas peur. » Ils allaient le prendre dans la barque, mais la barque aussitôt toucha terre au lieu où ils se rendaient.

Le récit de la multiplication des pains pourrait s'enchaîner sans peine avec la controverse avec les bénéficiaires de la nourriture. Or l'épisode de la marche de Jésus sur la mer (6, 16-21) brise la continuité qu'il y a entre la multiplication des pains et les questions posées à Capharnaüm ; c'est ce que montre la maladresse de la transition écrite aux versets 22-25. Mais ce pont est peu important car le fait demeure étrange par lui-même. Cette

étrangeté n'est pas un obstacle car nous savons qu'un signe récapitule et annonce. Ici la dimension d'annonce est la plus importante. Jésus n'est pas seulement le nouvel Élie ou le nouveau Moïse, il est le vainqueur de la mort.

Cet aspect ne doit pas faire oublier que l'événement est réel ; il est attesté dans les évangiles synoptiques qui le placent dans le même contexte (Mt 14, 22-23 et Mc 6, 45-52).

4.1. Un récit d'apparition pascale

Au cœur de l'épisode on lit : « Les disciples virent Jésus marcher sur la mer et ils eurent peur. Mais il leur dit : 'c'est-moi, n'ayez pas peur' » (v. 19-20).

On retrouve certains éléments des récits d'apparition pascale. Les disciples ne reconnaissent pas tout de suite Jésus et ils ont peur. On le voit pour l'apparition à Marie Madeleine (Jn 20, 14), l'apparition à Jérusalem, (Mt 24, 36). Il est donc nécessaire ce comparer cet épisode avec les textes de résurrection et tout particulièrement avec le chapitre 21 de saint Jean. Ce dernier récit rapporte une rencontre qui se passe elle aussi « au bord de la mer » ; les disciples en barque ne reconnaissent pas Jésus ; il leur parle à distance et sur sa parole ils font une pêche abondante. Il y a aussi un repas de pain et de poisson.

Le parallèle avec les récits de résurrection n'est pas extérieur. Il concerne l'état corporel de Jésus. L'action qui stupéfie les disciples, le fait de marcher sur la mer, dit une transformation du corps de Jésus libre des lois de la pesanteur.

Pourquoi avoir introduit ce passage dans le chapitre ?

4.2. Une révélation

Jean indique sobrement que « le vent était contraire et la mer se soulevait ». Par là il fait référence à un autre passage des évangiles synoptiques : la tempête apaisée (Mc 5, 35-41).

Or ce récit a une valeur de révélation. Jésus se manifeste comme celui qui a pouvoir sur les éléments et cela fait référence à la création qui mentionne les eaux primordiales (Gn 1,1). Plusieurs textes bibliques font allusion au pouvoir de Dieu sur les eaux en soulignant que Dieu seul a pouvoir sur elles : « Lui seul a foulé les hauteurs de la mer » (Job 9, 8) et « Dans la mer, tu fis ton chemin, ton passage dans les eaux profondes, et nul n'a pu connaître tes traces » (Ps 77, 20 ; cf. Is 51, 10).

Dans les récits de la tempête apaisée, Jésus se manifeste comme parole qui agit avec efficacité contre le chaos. Jean a développé ce thème rassemblé dans le prologue qui présente Jésus comme le *Logos* incarné.

La marche sur la mer est donc une révélation. Cet aspect est relevé par Jean dans la parole adressée aux disciples dans la barque. La parole de Jésus est présentée selon un procédé habituel chez saint Jean : dans son évangile une parole de Jésus a deux significations ; la première est banale ; la seconde est plus profonde et touche la vie de Dieu. Ici le grec *ego eimi* peut se traduire banalement par « c'est moi », mais peut aussi se traduire par « je suis ». Cette seconde traduction renvoie au nom de Dieu, puisqu'en hébreu le nom révélé à Moïse est une forme du verbe être. Le terme transcrit en français Yahvé peut se traduire par « je suis ». Nous avons donc dans la marche de Jésus sur les eaux à la rencontre de ses disciples, une manifestation de son identité ; elle peut être dite avec les termes du prologue : Jésus est le *Logos*.

Un détail du récit le confirme. Jésus s'était retiré seul dans la montagne. Ce geste est attesté par ailleurs ; il faisait partie des habitudes de Jésus et les autres textes qui y font allusion disent que le but de ce séjour était de prier le Père. Ici Jésus venant vers ses disciples

vient de cette retraite ; on peut dire « il vient du Père » en entendant le sens le plus fort. Il vient comme Fils ; il vient comme engendré de Dieu.

Cette mention annonce les dernières paroles où Jésus parle de sa remontée vers le Père dans la gloire céleste.

4.3. Situation de Jésus

La présentation de ce passage a pour effet de préciser quel est celui qui parle dans la suite du chapitre. Il n'est pas seulement celui qui a multiplié les pains et les poissons. Il est celui qui a traversé la mer.

Le parallélisme avec le récit de la fin de l'évangile est indispensable pour la compréhension de la suite. C'est le ressuscité qui parle. Plusieurs indices le désignent. Son lieu d'abord, puisqu'il est « sur l'autre rive » - entendons il est celui qui est parvenu au-delà de la mort.

Celui qui parle est le ressuscité. Le lecteur de l'évangile doit entendre le ressuscité lui parler. Ce point est essentiel pour surmonter le scandale d'entendre parler de manducation de la chair et du sang d'un homme.

L'expression « Fils de l'homme » doit être entendue dans ce sens. L'expression désigne le Christ au-delà de sa mort, entré dans la gloire. C'est la figure du dernier jour et elle désigne le Christ nouvel Adam. Le discours de Jésus anticipe ce qui aura lieu au dernier jour : il y aura un jugement. Il est anticipé ici puisque les auditeurs se divisent et que nombre de ses disciples cessent de suivre Jésus.

5. *Vivre le nouvel Exode (v. 22-34)*

Le lendemain, la foule restée sur l'autre rive vit qu'il n'y avait eu là qu'une seule barque et que Jésus n'y était pas monté avec ses disciples, mais que ses disciples étaient partis seuls. Cependant des barques étaient arrivées de Tibériade près de l'endroit où l'on avait mangé le pain. Quand la foule s'aperçut que Jésus n'était pas là, ni ses disciples non plus, les gens montèrent dans les barques et passèrent à Capharnaüm, à la recherche de Jésus. L'ayant trouvé sur l'autre rive, ils lui dirent : « Rabbi quand es-tu arrivé ici ? » Jésus leur répondit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain tout votre soûl. Travaillez, non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle, celle que vous donne le Fils de l'homme, car c'est lui que le Père, que Dieu a marqué de son sceau. » Ils lui dirent alors : « Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ? » « l'œuvre de Dieu, leur répondit Jésus, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » Ils lui dirent alors : « Quel signe accomplis-tu ? Nos pères ont mangé la manne au désert, selon le mot de l'Écriture : Il leur a donné du pain venu du ciel ». Jésus leur répondit : « En, vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain du ciel ; c'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai ; car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent alors : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là »

Le chapitre se prolonge par une discussion entre Jésus et ceux qu'il a nourris dans la synagogue de Capharnaüm. La transition explique la présence de Jésus et de cette foule. Les questions suivent exactement le récit de la multiplication des pains. Les questions posées ne sont pas celles d'adversaires ; elles proviennent d'une certaine incompréhension – laquelle est bien partagée par le lecteur moderne s'il n'a pas présent à l'esprit ce qui vient d'être dit. Cet élément n'a rien d'ésotérique, car les auditeurs de Jésus dans la synagogue connaissent la Bible et les traditions que sous-entend le discours de Jésus. Ce qui ne veut pas dire que le texte de l'évangile de Jean soit la copie rigoureusement conforme des propos de Jésus.

La question est posée à partir de la figure de Moïse – ce qui ne surprend pas puisque la multiplication des pains s'inscrit dans cette perspective.

5.1. Le don de la manne

La question posée par les interlocuteurs est légitime. Jésus se présente comme un nouveau Moïse. On lui demande donc de poser un autre signe qui authentifie cette prétention. La demande s'inscrit dans le mouvement de ce qui a été fait : la multiplication des pains. La question porte donc naturellement sur la manne « Moïse nous a donné la manne, et toi quel signe nous donnes-tu ? » (v. 30), question posée dans la conscience que la manne n'est pas du pain ordinaire.

La réponse de Jésus suppose la compréhension de ce qui concerne la manne. Le développement se fait selon plusieurs thématiques. La première est que la manne est un don de Dieu, ou de manière imagée « don du ciel ». La seconde est que la manne est une réalité qui échappe à une prise directe et immédiate.

Le terme de manne transcrit un mot hébreu qui n'est pas un substantif ou un nom, mais une question. En trouvant cette nourriture qui n'est pas habituelle, les Hébreux l'ont désignée par une question « Qu'est-ce que c'est ? ». Dire manne ce n'est pas donner un nom, mais poser une question et donc garder l'esprit ouvert sur quelque chose qui dépasse l'esprit humain. Le terme manne est un signe qui se redouble en ne se laissant pas réduire à être une chose. La manne est donc une invitation à croire et à entrer dans un jeu de paroles.

La manne apparaît dans la marche de l'Exode. Entre le don de la Loi et l'entrée en terre promise, il y a un écart. Cet écart est l'occasion de l'épreuve. L'épreuve porte sur l'eau et sur le pain qui adviennent dans des conditions qui ne sont pas habituelles : l'eau du rocher, le pain du ciel. La manne est liée à l'épreuve selon les paroles de la Torah : « Le Seigneur dit à Moïse : 'Je vais vous faire pleuvoir du pain du haut du ciel [...] Je veux ainsi les mettre à l'épreuve' » (Ex 16, 4). « Souviens-toi des marches que le Seigneur ton Dieu t'a fait faire pendant 40 ans... afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur [...]. Il t'a humilié ; il t'a fait sentir la faim ; il t'a donné à manger la manne [...] pour te montrer que l'homme ne vit pas que de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche du Seigneur. » (Dt 8, 2-3).

Pourquoi une épreuve ? Parce que c'est un don !

Qu'est-ce qu'un don, sinon un rapport de liberté à liberté ? Il y a liberté quand le donateur agit gratuitement et librement – sans obligation ni contrainte. Il y a liberté parce que le destinataire peut recevoir le don comme don, quand il reconnaît dans le don la présence et l'intention du donateur. Il y a donc deux éléments dans un don : l'objet offert en cadeau et le signe qui instaure la relation. Le signe est nécessaire parce que la rencontre des libertés suppose des médiations. Il y a donc un même lieu pour l'objet et pour le signe. Mais le signe peut être réduit à une chose-objet s'il n'est pas reconnu dans la relation qui est rencontre de deux libertés.

Ainsi l'épreuve consiste en ceci : il y a un don, mais la présence du donateur ne s'impose pas. Pour cette raison, la réception du don suppose une parole de reconnaissance – pour cette raison, nous apprenons aux enfants à dire merci et à nommer la personne à qui s'adresse le merci -. Tout don est donc épreuve, occasion du meilleur comme du pire. Le meilleur c'est la naissance d'une relation par la parole ; le pire est la convoitise qui se referme sur ce qui est donné comme si c'était un salaire ou une récompense dûment méritée, un acquis.

La structure d'épreuve liée à un don apparaît dans le récit de l'Exode, mais elle est universelle comme le montre le récit de la Genèse qui parle de la faute d'Adam qui s'est faite à propos de la nourriture et donc la transformation du don en objet de convoitise captatrice (Gn 3, 6).

Cette théologie du don est essentielle dans l'évangile de Jean. L'erreur fondamentale des adversaires de Jésus ou de ceux qui refusent de croire porte sur le rapport entre la loi et la bénédiction. On peut en effet entendre la parole de Dieu comme une réalisation automatique : « Si vous marchez selon mes lois, si vous gardez mes commandements et les mettez en pratique... je vous donnerai les pluies en leur temps ; la terre donnera ses produits et les arbres des champs donneront leurs fruits... Vous habiterez en sécurité dans le pays... Je vous ferai fructifier et je vous multiplierai... Je mettrai ma demeure au milieu de vous... » (Lv 26, 3-13). Il y a un rapport entre la pratique de la Loi et la bénédiction. Mais ce lien peut être compris comme une nécessité, et la vie être la récompense de l'observance de la Loi ; c'est oublier la gratuité du don et parler en terme de salaire et de récompense ; c'est oublier le rôle de la parole. Cette expérience est au cœur de la sagesse. Le livre de la Sagesse dit en effet : « Ce n'est pas la production des fruits de la terre qui nourrit l'homme, mais bien ta parole qui fait subsister ceux qui croient en toi » (Sag 16, 26).

La réflexion faite sur la manne ouvre sur l'étude du rapport de la sagesse à la nourriture, selon qu'il est écrit dans le psaume « Quelles sont douces à mon palais, tes paroles ! » (Ps 119,103). Ceci nous invite à expliciter la symbolique de la nourriture.

5.2. Symbolique de la nourriture

Le passage de la nourriture matérielle à la relation avec Dieu n'est pas étrange dans l'évangile de Jean, comme nous l'avons vu à propos du symbolisme. Jean emploie souvent des termes qui ont deux sens : le premier est banal, le second est lié à la foi. Ainsi la nourriture est riche d'un symbolisme universel.

La symbolique utilisée dans chapitre 6 à propos de la manne prolonge celle des chapitres antérieurs. Le vin de Cana renvoie au vin de la fête des noces de Dieu et de l'humanité. Lors de la rencontre de Jésus et de la Samaritaine, il est question de l'eau vive. Plus encore, en cette occasion, Jésus répond à ses disciples, qui le pressent pour qu'il mange, en parlant de la volonté de son Père comme d'une nourriture : « Je me nourris de ce que vous ne connaissez pas [...] Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jn 4, 32-34). Le même dépassement est mis en œuvre dans l'entretien de Capharnaüm : la nourriture est d'abord le pain qui a soutenu la foule éloignée de toute ressource, mais elle est aussi ce qui mène à la vie éternelle. Le passage se fait à partir du lien entre la vie et la nourriture. Parce qu'il n'y a pas de vie sans nourriture, la nourriture est le signe de la vie ; son abondance est un signe de bénédiction.

Les notions de faim et de soif participent de ce même dépassement. L'expérience humaine de la faim et de la soif ne se limite pas au seul repas. La faim et la soif renvoie à l'appétit et celui-ci n'est pas seulement matériel. Ainsi la prière chrétienne demande-t-elle le pain de chaque jour.

Il y a sur ce point une ambivalence du vocabulaire. On peut valoriser le rassasiement qui est chose normale et dénoncer dans la boulimie une pathologie. Mais on peut aussi dire qu'il est bon que le désir se creuse car la recherche devient plus intense et plus profonde. Les deux aspects se complètent si on reste dans l'ordre du symbole ; il faut les employer avec discernement et ne pas user du symbole de manière contradictoire. Le mouvement du discours est ici de faire passer du pain à la manne, puis de manne au don de Dieu, et ensuite au donateur.

L'usage métaphorique de la nourriture va plus loin quand elle exprime une expérience fondamentale en humanité, celle du désir de vivre. Le but de la vie ne se limite pas à l'alimentation du ventre ou de l'intelligence, mais à ce qui donne des raisons de vivre. Ici il s'agit de la relation à Dieu vécue dans l'Alliance, véritable source de la bénédiction. Il n'y a

pas seulement détachement et sublimation, mais circularité entre la cause et les effets. La nourriture est source de vie et symbole de vie.

5.3. Vivre de la foi

La nourriture n'est donc pas seulement ce qui a rapport avec la nutrition et la diététique. Le propos de Jésus n'ignore rien de cette réalité, puisque Jésus a donné du pain en abondance. Jésus développe le sens spirituel de la nourriture. La nourriture c'est ce qui fait vivre ; le rapport à la nourriture est psychologique car le rapport à la nourriture est aussi un rapport à celui qui en est à l'origine. La psychologie le confirme quand elle montre comment l'anorexie ou la boulimie sont liées à un mauvais rapport à la mère et au père, et à une crise d'identité.

Jésus demande à ses auditeurs de ne pas en rester au seul plan du rassasiement de l'appétit, mais d'accéder à la vie de relation et donc de mettre en œuvre une faim qui ne porte pas seulement sur le pain d'orge, mais sur la parole qui fait vivre. «Ouvrez non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle» (v. 27). Ce faisant, il demande à ses auditeurs de mettre en œuvre la parole du Deutéronome : «Le Seigneur ton Dieu t'a fait avoir faim et il t'a donné à manger la manne.... pour te faire connaître que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais qu'il vit de ce qui sort de la bouche de Dieu» (Dt 8, 3).

Ainsi, le dialogue commencé sur le pain, prolongé sur la manne, se prolonge-t-il tout naturellement par une discussion sur la foi. Jésus rappelle que Dieu attend de l'homme une réponse libre dans une relation de confiance et d'amour : «L'œuvre de Dieu c'est que vous croyiez» (v. 29). La foi est en effet source de vie.

Jésus invite ses auditeurs à faire le même dépassement que la Samaritaine à propos de l'eau et de la soif (Jn 4, 14). Ce qui répond à la soif c'est la foi. Ce qui répond à la faim et nourrit l'être en tant que personne unifiée et ouverte sur l'esprit, c'est de croire. Jésus oppose ainsi la quête du pain, nécessaire à la vie de chaque jour et base de l'alimentation dans le culture méditerranéenne, à la quête de la source de la vie qui dépasse et transcende le temps. Les auditeurs le comprennent quand ils lui demandent du pain. Le pain demandé «descend du ciel» ; il est donc donné par Dieu. Jésus n'oppose pas ce qui est matériel à ce qui est spirituel ou immatériel, mais la quête de ce qui permet de vivre à la quête d'une raison de vivre qui emplisse la vie.

Ce chemin qui va de la nourriture à la parole, et par là à la source de la vie, s'ouvre sur une perspective eschatologique. Elle radicalise la situation paradoxale de l'être humain ; celui-ci dispose de la nature pour son usage (Gn 1, 26s) mais il doit la recevoir comme un don. La nourriture est une expérience de dépendance, car se nourrir c'est dépendre d'une réalité extérieure à soi et ce de manière constitutive de l'humanité. Car elle n'est pas posée dans l'univers comme dans un cadre qui lui serait indifférent ; elle est en symbiose avec les éléments du monde.

Il y a cependant quelque chose de plus : Jésus se présente lui-même comme l'objet de la foi : «l'œuvre de Dieu c'est que vous croyez en celui qu'il a envoyé» (v. 29). Cette demande a-t-elle quelque chose d'arbitraire ? Non parce que l'attente messianique est liée au don de la manne, comme le montrent des textes du judaïsme contemporain de Jésus et de Jean : «En ce même temps, il arrivera que le trésor de la manne descendra de nouveau d'en haut, et ils en mangeront en ces années là [celles du règne messianique], parce qu'ils sont ceux qui sont parvenus à la consommation des temps» (Apocalypse de Baruch, II Baruch XXIX, 8) et «Mais ceux qui craignent Dieu, le Vrai et l'Éternel, ceux-là posséderont la vie en

héritage, et pour l'éternité ; ils auront leur demeure dans les bosquets du Paradis, et mangeront le pain délicieux du beau ciel étoilé » (Oracles sibyllins).

Lorsque Jésus dit que la manne mangée dans le désert n'était pas encore la vraie manne, il se réfère à ces traditions. Les avoir en mémoire permet de constater que Jésus ne se complaît pas à des énigmes. Il se fonde sur des traditions connues de ses auditeurs. Celles-ci affirment qu'il y a une nourriture qui n'est pas seulement un aliment périssable, mais un aliment pour la vie éternelle. Celle-ci est accessible par la foi en celui que Dieu a envoyé.

Ceci est explicité par le développement suivant consacré au rapport entre Jésus et le pain donné du ciel.

6. Le pain donné par le Père (v. 35-51)

Ils lui dirent alors : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là ». Jésus leur répondit : « Je suis le pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif. Mais je vous l'ai dit : vous me voyez et vous ne croyez pas. Tout ce que me donne le Père viendra à moi et celui qui vient à moi je ne le jetterai pas dehors ; je suis descendu du ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or la volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Oui, c'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle et que je le ressuscite au dernier jour. » Les Juifs cependant murmuraient à son sujet, parce qu'il avait dit : « Je suis le pain descendu du ciel ». « N'est-il pas, disaient-ils, ce Jésus fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il dire à présent : Je suis descendu du ciel ? » Jésus reprit et dit : « Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes : ils seront tous enseignés par Dieu. Quiconque entend l'enseignement du Père et s'en instruit vient à moi. Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu : celui-là a vu le Père. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts ; ce pain est celui qui descend du ciel pour qu'on le mange et ne meure pas. Je suis le pain vivant descendu du ciel. Qui mangera de pain vivra à jamais.

Le lien entre la première partie du dialogue et la seconde est assuré par le verbe « descendre ». La manne est descendue du ciel ; il est vraisemblable que la manne ait été une sorte de pollen porté par le vent dans le désert – le savoir importe peu ici. Le ressort du dialogue est la question de l'origine de Jésus et les auditeurs de Jésus sont attentifs au fait que Jésus dise de lui qu'il descend du ciel en un tout autre sens, car l'expression « descendre » a une grande richesse symbolique.

6.1. Le don de la Sagesse

La manne est un don de Dieu parmi d'autres. Quel est le meilleur de ces dons ? Pour un juif, Moïse a donné le meilleur en donnant la Loi, car la manne était une aide momentanée pour la route ; l'essentiel est la parole de Dieu qui a pris forme de Loi, qui vaut pour tous les temps. Or c'est sur ce point que s'est développée une tradition très riche, indispensable pour comprendre les propos de Jésus.

La richesse de la Loi est explicitée dans les textes bibliques où la Sagesse personnifiée parle ; elle s'exprime ainsi : « Venez à moi, vous qui me désirez, et de mes produits rassasiez vous ! [...] Ceux qui mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif » (Sir 24, 19-21). Elle dit aussi : « Venez, mangez de mon pain, buvez le vin que j'ai préparé » (Pr 9, 5). Ces citations montrent que la sagesse se présente comme nourriture. Ce mouvement permet de lier étroitement la parole et la sagesse selon les images fondées par la tradition prophétique, en particulier ce texte d'Isaïe : « Vous tous qui êtes altérés venez vers l'eau [...] Écoutez-moi et vous mangerez de bonnes choses, vous vous délecterez de mets succulents.

Prêtez l'oreille et venez à moi, écoutez et votre âme vivra »(Is 55, 1-3). Ces textes permettent d'entendre ce que dit Jésus : « Je suis le pain de vie. Qui vient à moi n'aura jamais faim ; qui croit en moi n'aura jamais soif » (v. 35).

L'image se développe pour dire l'accomplissement de cette promesse. Jésus parle de rassasiement. Il se réfère à une longue tradition. On lit dans des textes qui évoquent l'Exode : « Ils n'ont pas eu soif dans les déserts où il les a conduits ; du rocher pour eux, il a fait jaillir l'eau, il a fendu le rocher et les eaux ont coulé » (Is 48, 21) et « Ils n'auront plus faim, il n'auront plus soif » (Is 49, 10). Le rassasiement est le signe que ce qui est donné répond vraiment à l'attente humaine.

Pour Jésus, selon le sens clair de cette parole, la nourriture qui répond vraiment au désir le plus profond de l'homme est la Loi personnifiée dans la figure de la Sagesse. Jésus fait plus qu'utiliser une comparaison. Il ne dit pas seulement comme on lit dans le livre des Proverbes : « Venez ! Mangez de mon pain », il se présente comme le pain qui est la parole qui seule apaise la faim.

Un tel propos repose sur une prétention qui demande explication. Elle pose la question de l'origine de Jésus, puisque le pain qui est la sagesse vient du ciel.

6.2. L'origine de Jésus

La question de l'origine de Jésus est alors posée dans la logique des expressions employées en particulier du verbe « descendre ». La manne est descendue du ciel ; la sagesse est venue d'en haut ; d'où vient Jésus ? La question est au cœur de la foi.

Jésus affirme clairement son origine : « Je suis descendu du ciel pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (v. 38). Cette affirmation soulève une difficulté récurrente dans les évangiles (voir Mt 13, 55). Lorsque Jésus se manifeste à la synagogue de Nazareth, les auditeurs se sont demandés d'où venait sa prétention de venir de Dieu (voir Mc 6, 2-3). De même, ici, à Capharnaüm, en Galilée et donc encore dans son pays d'origine, les auditeurs se demandent : « Celui-là n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il dire 'Je suis descendu du ciel' ? » (v. 42).

Telle est la difficulté majeure rencontrée par les contemporains de Jésus. Ils ont vu son humanité et ils ont peine à croire à son origine divine. Pour répondre l'évangile de Jean fait un rapprochement avec l'Exode. Dans le désert les Hébreux ont murmuré (voir Ex 16, 7-8) ; ici les auditeurs murmurent leur objection (v. 43). Le terme « murmurer » demande attention. Nous avons vu plus haut que le don de la manne suppose une distinction entre le don et le donateur ; la reconnaissance du donateur passe par la parole ; or celui qui n'a pas fait ce passage ne parle pas encore, il emploie des sons inarticulés, il murmure. Jésus est comme Moïse jadis confronté à un peuple qui « murmure », entendons qui n'est pas encore arrivé à la maturité de la parole – or, faute de parole, on devient violent et cela annonce la Passion.

La réponse de Jésus ouvre sur une autre perspective. En effet, Jésus dit que la connaissance de son origine suppose la foi et il souligne que la foi est un don de Dieu. N'y a-t-il pas là un cercle vicieux ? Jésus dit donc clairement : « Nul ne peut venir à moi, si le Père ne l'attire » (v. 44). Ce faisant Jésus n'innove pas. Il utilise le vocabulaire de l'alliance ; celui-ci dérive du langage de l'amour qui agit par l'attraction, selon la parole du prophète : « D'un amour éternel, je t'ai aimée, aussi t'ai-je attirée dans ma miséricorde » (Jer 38, 3 LXX). Il n'y a pas de violence, de ruse ni de contrainte logique, mais le jeu de l'amour où celui qui aime attire pour la raison d'aimer et demande de l'amour en retour de son amour, dans la réciprocité d'aimer qui est liberté.

Jésus parle et fait des signes, selon une logique de respect de la liberté : pas de parole sans signe et pas de signe sans parole ! Les signes authentifient la parole qui en dit le sens. Le rapport entre signe et parole ou entre dire et faire donne autorité à Jésus. C'est l'autorité du maître dont la parole est vraie, non pas au sens géométrique du terme, mais au sens existentiel. Jésus fait davantage ; il ne renvoie pas à lui-même, mais à celui qui l'envoie.

Ce point permet au discours d'introduire une perspective nouvelle. Voici que le visage de Dieu va paraître. Ce n'est plus la figure du monothéisme abstrait, mais le visage du Père. Le Père agit donc pour que la parole de Jésus soit reçue et ainsi on peut dire que tout disciple est un don que le Père fait à Jésus (cf. Jn 17-11-12). Ainsi Dieu n'est pas seulement le créateur qui donne du pain ; il est celui qui se révèle comme Père, dans l'amour qui est manifesté par Jésus. Il donne la foi qui fait vivre pour la vie éternelle.

La foi est un don gratuit, car sa nature correspond à celui qui se donne dans la relation d'alliance et qui dévoile ainsi son visage.

6.3. La volonté de Dieu

Par cette révélation, Jésus ne renvoie pas à un Dieu abstrait, mais au Père : « C'est la volonté de celui qui m'a envoyé que je ne laisse rien périr, mais que je le ressuscite au dernier jour » (v. 39). Pourquoi le passage de la révélation du visage de Dieu à la résurrection ?

La formulation commence par une formulation négative : « je ne le jetterai pas dehors » (v. 37). Cette expression fait référence à l'expulsion d'Adam hors du Paradis (Gn 3, 33-34). Or l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal sont souvent mentionnés dans les livres de sagesse pour désigner la loi qui est l'expression de la volonté de Dieu. Par cette référence implicite, Jésus annonce qu'il renverse la malédiction d'Adam. La référence à ce renversement mène logiquement à parler de la résurrection qui aura lieu à la fin des temps, selon la foi de ceux qui en Israël croyaient alors en la résurrection. Il s'agit bien d'un au-delà de la mort.

Cet horizon eschatologique est exprimé en terme de vie éternelle : « La volonté de mon Père est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour » (v. 40).

Ainsi Jésus s'identifie-t-il au don de Dieu qui permet de vivre de la vie éternelle. Cette conviction habite le propos : « C'est moi le pain de vie » (v 48). L'expression se réfère à la sagesse et à la parole. Parce que Jésus est reçu comme sagesse et parole de Dieu (au sens du Prologue), il est nourriture pour la vie éternelle. C'est en tant que sagesse que Jésus se donne comme source de vie.

Le texte dit davantage. Il précise le chemin qui permet à Jésus de se donner en nourriture : le chemin pascal. La pâque implique deux temps : un mouvement d'abaissement et un mouvement d'exaltation.

Ainsi la descente du Fils est exprimée par le terme de « chair ». Dans l'anthropologie biblique hébraïque, le terme de chair désigne tout l'être humain, mais dans sa condition de faiblesse, de précarité et de vulnérabilité. C'est cette condition qui a été prise par le Fils éternel venu dans la chair (Jn 1,14) pour partager la condition des êtres humains. C'est dans cette condition de faiblesse que Jésus vit parmi les siens. Sa condition divine s'efface dans sa condition humaine – ce qui explique la difficulté de croire de ses auditeurs.

L'annonce de la résurrection ultime à la fin des temps ne suffit pas. En effet, pour Jésus l'action de Dieu a un effet dès maintenant pour transformer la vie humaine. L'espérance en la résurrection est fondée sur une transformation actuelle. C'est pour cette raison que Jésus

ne parle pas seulement de résurrection, mais qu'il parle de vie éternelle. La différence entre résurrection à la fin des temps et vie éternelle apparaît très clairement dans la discussion entre Marthe et Jésus. A Marthe qui confesse la foi en l'universelle résurrection à la fin des temps, Jésus répond que la foi donne déjà une vie que la mort ne peut détruire, une vie éternelle (Jn 11, 25). C'est pour expliciter la nature de cette vie présente que le discours se développe dans une troisième partie où la dimension sacramentelle est explicite.

7. *Le corps et le sang du ressuscité (v. 52-59)*

Jésus disait : « Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Qui mangera de ce pain vivra à jamais. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde ». Les Juifs alors e discuter entre eux et de dire : « Comment cet homme peut-il donner sa chair à manger ? » Jésus leur dit donc : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment une boisson. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra, lui aussi, par moi. Voici le pain descendu du ciel ; il n'est pas comme celui qu'on mangé nos pères : eux sont morts ; qui mangera de pain vivra à jamais ». Il donna cet enseignement à Capharnaüm dans la synagogue.

La lecture sacramentelle du texte de Jean vient tout naturellement à l'esprit du lecteur chrétien et tout particulièrement du lecteur catholique puisque la théologie moderne a insisté sur le sens réaliste des expressions de Jésus dans le cadre des controverses entre Réforme et Contre-Réforme. Ce texte ne se situe pas dans cette perspective. Mais la référence liturgique est réelle, comme on l'a vu dans le récit de la multiplication des pains et dans la transition qui explique la présence des bénéficiaires dans la synagogue de Capharnaüm : « après que Seigneur eut fait eucharistie » (v. 23 – texte absent de certains manuscrits). La dimension liturgique fait partie de la structure des propos de l'évangile comme on le voit dans le fait que Jésus ne s'adresse pas seulement aux présents à qui il dit « vous ». Il emploie le futur. Il emploie aussi des termes qui sont des figures anonymes et universelles « Celui qui croit en moi... » ou « Si quelqu'un mange de ce pain... ». Une telle formulation ouvre sur la communauté future et donc sur tout lecteur qui peut s'approprier le propos qui le rejoint en tout lieu et en tout temps.

7.1. **Parole du ressuscité**

Face à l'interprétation chosifiante des propos de Jésus déclarant qu'il donne sa chair à manger, l'objection formulée par les auditeurs est tout à fait légitime. Les auditeurs réagissent sainement en relevant ce qu'il y a de scandaleux dans l'affirmation qu'un homme puisse donner sa chair à manger : « Comment celui-là peut-il donner sa chair à manger ? » (v. 52). C'est pour cette raison, à mon avis, que Jean a pris soin de nous montrer par le récit de la marche sur les eaux que celui qui parle est le ressuscité et que la chair dont il parle n'est pas la viande, mais la condition de celui qui a été transfiguré par la résurrection. Il ne s'agit donc pas d'anthropophagie au sens sacrificiel du terme.

Pour répondre, il faut préciser le sens du mot chair. En quel sens le mot est-il employé ici ? Jésus emploie un terme qui se réfère à l'expérience humaine. La chair est liée à la vie ; elle en est le lieu propre. Or l'expérience humaine a deux versants : un versant d'activité et un versant de passivité. La chair est passivité, car elle fixe l'être humain dans l'espace et le temps ; la chair est activité parce qu'elle est source d'action (l'inertie est aussi une force), de

sensation, de pensée... Donc de vie ! La chair c'est toucher et être touché, sentir et ressentir ; voir et se donner à voir... La chair est donc le moi dans sa spatialité et sa temporalité.

Il importe de voir que la chair c'est la vie et la mort tout ensemble. C'est une fermeture et une ouverture. C'est la vie qui prend forme de vivant.

C'est en ce sens qui est celui de la Bible qu'il faut comprendre que Jésus parle de la chair du fils de l'homme. C'est lui-même, ressuscité, dans une condition d'accomplissement.

La réponse repose sur l'ensemble du texte. C'est le ressuscité, vainqueur du mal et de la mort qui parle. Il est celui qui est passé «sur l'autre rive» comme le dit le texte en employant cette expression à plusieurs reprises pour dire le lieu où Jésus parle. Jésus parle de lui en condition de celui qui a été introduit dans la gloire de Dieu, avec l'expression «Fils de l'homme (v. 53).

7. 2. Le Fils de l'homme

Jésus ne dit pas dans cette annonce solennelle « ma chair », mais « la chair du Fils de l'homme ». Jésus se désigne à la troisième personne du singulier, ce qui crée une distance entre ce qui se voit et ce qui sera. Jésus se désigne comme il sera.

On peut même dire que le lecteur de l'évangile doit entendre cette parole comme ayant été dite pour désigner un futur, mais que pour lui, au moment où il la reçoit, elle est vraie au présent, puisque pour lui Jésus est le Ressuscité.

La notion de Fils de l'homme s'enracine dans le livre de Daniel, au chapitre 7 qui oppose une figure d'humanité (littéralement un fils d'homme) aux bêtes monstrueuses ; le fils de l'homme vient de Dieu et établit son règne pour l'éternité. Le Fils de l'homme détruit le mal et sauve les justes.

C'est ce que fait Jésus par sa Pâque.

Or dans les emplois de cette expression, Jésus associe toujours la faiblesse à la victoire. L'expression fils de l'homme ne désigne pas seulement le vainqueur qui vient d'en haut ; elle désigne celui qui a connu l'abaissement et s'est placé dans la précarité qui caractérise la vie humaine.

Le sens général évoqué plus haut n'est pas la seule raison de l'emploi de la notion de chair. Elle est associée à celle de sang. Ceci est nouveau parce que cela ne fait pas partie de la symbolique du pain et de la nourriture. La raison en est autre. C'est, à mon sens, en raison de la passion. La distinction entre chair et sang est liée à la mort. En effet, dans la Bible le sang est le principe de la vie, car la circulation du sang est le signe de la vie. La mort vient quand le sang se fige ou plus brutalement quand le sang est versé. Parler de chair et de sang c'est donc évoquer leur séparation et donc la mort. Il me semble que la référence double d'une part à la chair et d'autre part au sang participe de cette mémoire de la Passion.

Un autre élément explique l'introduction de la mention du sang. Jusqu'alors Jésus n'avait parlé que de manger en prolongeant la métaphore exprimée à partir du pain. Jésus introduit ici une dimension nouvelle, la référence au sang, parce qu'il se réfère à la pratique des communautés chrétiennes qui participent au repas du Seigneur. Là on bénit le pain qui est rompu et on partage la coupe qui est offerte ; le pain rompu et la coupe sont bénis en faisant mémoire de la Passion de Jésus. Il y a là une exigence liée à la célébration de l'eucharistie. Elle ne repose pas seulement sur la dernière Cène, mais bien sur le don de soi que Jésus accomplit en sa mort et sa résurrection.

7.3. Effets de cette nourriture

L'effet de la prise de nourriture, chair et sang, s'inscrit dans l'effet naturel de toute nourriture.

D'abord la nourriture donne des forces. Elle donne des moyens pour vivre et pour surmonter l'épreuve de la vie, représentée par la nécessité de la survie dans le désert. Il s'agit de ce qui est radical et fondamental.

Mais aussi la nourriture est un processus d'assimilation. Dans le cas de la nourriture matérielle, la chair et le sang de l'animal mangé sont transformés en la chair et le sang de l'homme qui les consomme. Aussi il y a dans le processus de manducation une dimension symbolique : comme si la nature de l'animal (ou l'idée que l'on en fait) avait une influence sur son comportement. Il y a un rapport symbolique et culturel entre l'homme et ce qu'il mange ; ceci est codifié par les règles qui distinguent entre le pur et l'impur – comme si un renversement s'opérait : l'homme participerait au caractère de l'animal mangé. Dans le cas de la nourriture intellectuelle, il y a le même jeu symbolique. L'esprit qui se nourrit d'un grand auteur grandit de cette absorption. Ce n'est pas le maître qui est enrichi par les ignorants, mais l'ignorant qui va jusqu'au niveau du maître. Une assimilation se fait. La même chose se passe dans la foi. Se nourrir de la parole de Dieu, c'est participer à la connaissance qu'il donne de lui-même et du monde..

Ainsi se nourrir de la chair et du sang du Fils de l'homme, c'est participer à sa vie qui est déjà la vie de la résurrection, car il y a une assimilation transformante de l'homme par la vie de Dieu. Il faut prendre des forces pour la vie éternelle.

Il ne faut pas méconnaître qu'il y a sur ce point une signification dramatique du symbolisme tiré de la nourriture : c'est une terrible chose que d'être dévoré par ceux qui voulant que vous soyez à eux vous empêchent d'être vous-même. Ce rapport est ici nié et renversé, car la parole est donnée dans la clarté, dans la distance et par un amour qui suscite la liberté. En Jésus, il n'y a pas de contrainte, ni de séduction, mais la libre proposition de la vie éternelle..

Jean développe un thème qui lui est propre et qui sera essentiel dans le Discours après la Cène : l'emploi du verbe « demeurer ». Jésus dit : « Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (v. 56). Cette formule d'immanence est fort importante car elle introduit à la vie chrétienne dont le point le plus mystérieux et le plus riche est la présence de Dieu dans l'intime. Il ne s'agit pas seulement de Dieu abstraitement pris, mais de celui qui se révèle et qu'il faut nommer en vérité par le nom de Père : « De même qu'envoyé par le Père, qui est vivant, moi, je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra, lui aussi, par moi » (v. 57). Cette relation de réciprocité est décrite dans le discours après la Cène (Jn 15, 1-17). C'est l'effet de la communion eucharistique.

La communion fait participer à la vie intime de Dieu. On peut le résumer par la correspondance entre deux rapports. De même que le Père fait vivre le Fils qu'il a envoyé et qui fait son œuvre, de même le Fils, envoyé par le Père, fait vivre le croyant qui se nourrit de lui par la foi et le mange dans le sacrement.

Épilogue : le jugement

Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples dirent : « Ce langage-là et trop fort ! Qui peut l'écouter ? » Sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, Jésus leur dit : « Cela vous scandalise ? Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ?... C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie. Mais il en est parmi vous qui ne croient pas. » Jésus savait en effet depuis le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas et qui était celui qui le livrerait. Il ajouta : « Voilà pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, sinon par un don du Père ». Dès lors, nombre de ses disciples se retirèrent et cessèrent de l'accompagner. Jésus dit alors au Douze : « Voulez-vous partir vous aussi ? » Simon

Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Nous croyons, nous, et nous savons que tu es le Saint de Dieu. » Jésus reprit : « Ne vous ai-je pas choisis, vous, les Douze ? Pourtant l'un de vous est un démon. » Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariote ; c'est lui en effet qui devait le livrer, lui, l'un des Douze.

La conclusion du dialogue de Jésus avec ses auditeurs mène à une décision. Il s'agit de croire ou ne de pas croire. Jésus précise le statut des paroles qu'il a dites. Elles ne relèvent pas de l'information immédiate – ce serait anthropophagie ; elles sont de l'ordre de la vie nouvelle : « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie » (v. 63b).

On retrouve là un thème constant de l'évangile de Jean. Il est apparu dans la discussion avec Nicodème (Jn 3, 6) et avec la Samaritaine ; il reviendra dans les controverses avec les adversaires de Jésus (8, 15). Les paroles de Jésus ne sont pas à prendre au sens physique, mais dans le dynamisme du don de la vie divine, c'est-à-dire dans l'Esprit : « C'est l'esprit qui fait vivre, la chair ne sert de rien » (63a). Cette parole résume le mouvement du chapitre qui s'est développé sur l'explicitation des termes. Le mot pain peut être entendu immédiatement pour désigner les pains d'orge que l'on a mangés ; il peut être entendu comme un don, ce qui l'assimile à la Manne. Le mot manne peut être entendu comme ce que jadis les Pères ont mangé pendant l'Exode, mais aussi comme don venu du ciel. L'expression « venu du ciel » peut s'entendre comme un miracle ou un prodige, il peut s'entendre comme un don de Dieu qui dit son amour. L'expression « don de Dieu » peut se limiter au don de la Manne, il peut aussi renvoyer à ce qui plus important l'expression de la volonté de Dieu : la Loi. Le terme de Loi peut s'entendre dans un sens immédiat de prescription ou d'obligation, il peut s'entendre comme engagement de Dieu, et cela oriente vers la sagesse. La sagesse peut s'entendre comme connaissance nourrissante, ou bien comme ce qui désigne une personne, comme dans les textes bibliques. Jésus s'identifie à la sagesse qui se donne. Il achève en se déclarant « pain de vie ». Ce qui renvoie à la vie de la communauté. Il y a donc un itinéraire qui mène de manière continue et logique à la déclaration solennelle de Jésus se déclarant pain de vie, sagesse subsistante se donnant en nourriture. Ce chemin suppose un certain nombre de décisions. Elles conduisent à une décision ultime : suivre ou ne pas suivre Jésus.

Une séparation s'opère. Beaucoup cessent de suivre Jésus, car ce discours, sur un autre monde et un monde autre, déçoit leur aspiration immédiate qui est d'instaurer un royaume au sens national du terme. Plus profondément encore, le jugement tranche entre amour et cruauté, vérité et fausseté ou encore entre vie et meurtre. La position de ceux qui restent avec Jésus est exprimée par Pierre qui dit à Jésus : « Tu as les paroles de la vie éternelle » (v. 68).

La mention de Judas rappelle que le chemin de Jésus continue et que s'il quitte la Galilée pour monter à Jérusalem, c'est la conscience que son avenir le mène à la passion. Cette parole brise avec toute tentation de type gnostique qui voit dans la chair une servitude, alors qu'avec Jésus elle est sauvée et moyen de salut.

Une mention faite par Jésus précise le cadre général dans lequel doit être situé le chapitre. Jésus renvoie ses disciples à ce qui viendra quand « ils verront le Fils de l'homme remonter là où il était auparavant ». Cette proposition renvoie à l'ensemble de l'évangile de Jean.

Le Fils, Sagesse éternelle, est venu du Père. Il s'est incarné. Cette incarnation – vie dans la chair et le sang – est allé au plus bas : la mort sur la croix. Mais cette passion, signifiée par la dualité chair et sang, si elle est au plus bas, n'est pas le point ultime. Ensuite Jésus est remonté vers son Père dans l'Esprit de la résurrection, l'Esprit qui vivifie.